

CESSER D'INVENTER DEMAIN

Ghost



Cesser d'inventer demain

Par Ghost

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Autopsie du Premier Matin	4
Chapitre 2 : L'Hélice et le Gouffre	8
Chapitre 3 : Le Narcotique de l'Horizon de Verre	14
Chapitre 4 : Le Salon des Révolutions Immobilières	19
Chapitre 5 : L'Homme de l'Aube : Le Patient Zéro	24
Chapitre 6 : La Logique de Bronze	29
Chapitre 7 : Le Disque Rayé : Symphonie de l'Inertie	34
Chapitre 8 : L'Archéologie de l'Obsolescence	40
Chapitre 9 : Le Grand Effacement	46
Chapitre 10 : La Cellule du Présent Perpétuel	51
Chapitre 11 : Abattre Demain pour Habiter le Réel	56
Chapitre 12 : Le Métronome du Néant	61

Chapitre 1

L'Autopsie du Premier Matin

Le scalpel n'a pas besoin d'être affûté pour trancher une abstraction ; il suffit que la main qui le tient ait renoncé à croire.

L'Idéal gît ici, sur cette table en inox brossé qui reflète mon absence de visage. C'est une masse blanchâtre, spongieuse, qui exhale une odeur de papier glacé et de soufre froid. On dirait un gros fruit trop mûr, ou peut-être le poumon d'un dieu qui aurait trop fumé ses propres promesses. Regardez bien. Ne détournez pas les yeux. Ce que vous voyez là, c'est le cadavre du Premier Matin. C'est la dépouille de ce fameux "Demain" que vous avez passé des millénaires à caresser comme un chien fidèle, alors qu'il n'était qu'un parasite.

État du sujet : Rigide.

Cause du décès : Overdose de futurisme aigu.

Observations : Le sujet sourit encore. C'est l'expression typique des condamnés qui ont confondu l'échafaud avec un piédestal.

Je plonge les doigts dans la plaie. Ce n'est pas du sang qui coule, c'est de l'encre. Une encre noire, visqueuse, qui commence déjà à s'évaporer sur mes gants de latex. C'est la propriété première de ce récit : il se détruit à mesure qu'il s'énonce. Chaque mot que vos yeux absorbent devient une zone d'ombre dans votre mémoire. C'est une sécurité, voyez-vous. Si vous pouviez vraiment retenir ce que je vous dis, vous seriez obligés d'agir. Et l'action est la forme la plus vulgaire de l'espoir.

Vous avez appris l'Histoire à l'école comme une ligne droite. On vous a dessiné des

flèches pointant vers la droite, vers le haut, vers une lumière qui refuse de s'éteindre. On vous a menti. L'Histoire n'est pas une flèche. C'est une hélice. Une vis monumentale. Et devinez quoi ? Elle ne monte pas. Elle s'enfonce. Elle fore la réalité avec une lenteur de glacier.

À chaque rotation, vous repassez par le même point, mais un étage plus bas. La Révolution ? Un tour complet. 360 degrés de sueur et de sang pour se retrouver exactement au-dessus du vide, mais avec une pression atmosphérique un peu plus écrasante. On appelle cela le "Progrès" parce que le paysage change légèrement de teinte à mesure que l'on s'enfonce dans la terre, mais c'est une illusion d'optique. L'innovation ? C'est juste l'art de repeindre les barreaux de la cage en chrome pour qu'on ne voie plus les traces de dents des occupants précédents.

INT. CELLULE MENTALE – JOUR SANS FIN

L'HOMME DE L'AUBE (avec une ferveur qui ressemble à une démente légère) :
"Regardez les plans ! La cité sera radieuse. Les trottoirs chanteront sous nos pas. Le travail sera une danse. Demain, nous serons enfin nous-mêmes !"

L'ARCHIVISTE (voix off, métallique) : "Demain est un terme marketing utilisé pour vendre des montres à ceux qui n'ont plus de temps."

L'HOMME DE L'AUBE : "Vous êtes cynique. C'est le bouclier des lâches. Nous allons bâtir !"

L'Homme de l'Aube commence à empiler des briques de verre. À peine posées, elles se transforment en sable. Il ne s'en aperçoit pas. Il sourit.

Observez cette incision sous le sternum de l'Idéal. À l'intérieur, il n'y a pas d'organes. Il y a des mécanismes d'horlogerie. Des rouages en laiton grippés par la nostalgie. J'en retire un petit pignon : c'est le concept de "Génération". Une pièce d'usure. Chaque fournée d'humains arrive avec la conviction absurde qu'elle est la première à avoir découvert l'incendie, alors qu'elle ne fait que manipuler les cendres tièdes de la précédente.

L'encre s'efface, n'est-ce pas ? La phrase précédente est déjà un spectre dans votre esprit. Vous sentez cette démangeaison ? C'est votre cerveau qui tente de combler le vide avec ses propres mensonges. Vous voulez désespérément que ce texte ait un sens, qu'il mène quelque part, qu'il y ait une conclusion, une morale, un petit chocolat spirituel à la fin du chapitre.

Il n'y en a pas.

Le Futur est une prothèse. L'humanité est un cul-de-jatte qui s'est fabriqué des jambes en titane pour courir après un horizon qui recule à la même vitesse que lui. C'est épuisant, non ? Ce besoin constant d'inventer une suite. Le réel est ici, dans cette pièce froide, dans ce silence entre deux battements de votre cœur que vous essayez d'étouffer en pensant à ce que vous mangerez demain ou à ce que vous deviendrez dans dix ans.

Vous ne deviendrez rien. Vous êtes déjà tout ce qu'il y a. Et c'est précisément cela qui vous terrorise.

Le cadavre sur ma table commence à se liquéfier. L'Idéal n'aime pas être regardé de trop près. Il préfère le flou artistique des discours électoraux ou le halo vaporeux des prières de fin de soirée. En pleine lumière, il ressemble à ce qu'il est : un fœtus malformé d'espoir toxique.

Je vais maintenant procéder à l'ablation de la Mémoire. C'est la partie la plus délicate. La mémoire est ce qui empêche l'hélice de tourner librement. C'est le frottement. Si vous vous rappeliez vraiment de la chute, vous arrêteriez de simuler l'envol. Mais votre système immunitaire psychique est bien fait. Il transforme le traumatisme en "expérience" et l'erreur en "leçon". Quelle plaisanterie. Une leçon dont on oublie le sujet à chaque examen.

Regardez vos mains. Elles tiennent peut-être un support, ou elles sont posées sur vos genoux. Elles sont la seule chose réelle dans ce dispositif. L'encre sur cette page symbolique est déjà en train de devenir blanche. Dans quelques secondes, ce chapitre n'aura jamais existé. Vous resterez seul avec une sensation d'inconfort dans la poitrine, comme si quelqu'un avait déplacé les meubles de votre esprit pendant que vous clignez des yeux.

Le Premier Matin est mort. Je referme la cage thoracique avec du fil barbelé invisible. On ne ressuscite pas ce qui n'a jamais été vivant. Le futur n'est pas un lieu où nous allons, c'est une maladie dont nous souffrons.

Le scalpel repose désormais sur le métal froid. L'autopsie est terminée, mais le patient ne sera jamais enterré. Il restera là, entre nous, cette masse encombrante que vous ferez semblant de ne pas voir en sortant de cette lecture. Vous allez retourner à vos plans, à vos cités radieuses, à vos "bientôt" et à vos "enfin".

Et l'hélice fera un tour de plus.

L'obscurité n'est pas l'absence de lumière ; c'est le surplus de réalité qu'on refuse de traiter. Dormez maintenant. Ou essayez de rester éveillé. Cela revient au même puisque vous ne savez plus distinguer le rêve du projet. L'encre a presque fini de s'évaporer. Le blanc gagne. C'est propre. C'est clinique. C'est demain.

Ne cherchez pas la suite. Elle est déjà en train de s'effacer.

Chapitre 2

L'Hélice et le Gouffre

L'accélération n'est pas une vitesse, c'est une crispation des sphincters. Fermez les yeux. Sentez-vous cette pression au creux de l'estomac, cette poussée de G qui vous plaque contre le dossier en cuir de votre existence ? C'est le poids du Temps qui s'accumule, une sédimentation de secondes mortes qui simule la poussée d'un réacteur. Vous croyez décoller. Vous croyez que le paysage qui défile de l'autre côté du hublot — cette traînée de néons, de révolutions technologiques et de promesses électorales — est la preuve d'un déplacement.

Erreur de parallaxe.

- * 9,81 m/s² (multipliée par le coefficient d'oubli).
- * 23,5 degrés (l'angle exact de l'axe de la terre, pour garantir que le vertige soit planétaire).
- * Nostalgie recyclée et espoir de synthèse.
- * Une ligne droite projetée sur la paroi intérieure d'un cylindre en rotation.

Regardez vos pieds. Ils ne touchent pas le sol ; ils pressent des pédales d'accélération reliées à rien. Le mouvement que vous ressentez est une vibration générée par un vibreur électromagnétique installé sous le plancher de la conscience collective. C'est la Grande Simulation de la Trajectoire. On vous a vendu une flèche, mais vous habitez un tire-bouchon.

L'histoire humaine n'est pas une route, c'est une vis sans fin qui s'enfonce dans le néant. Chaque tour de spire ressemble au précédent, mais avec un diamètre

légèrement réduit. Plus on descend, plus l'espace se contracte, plus la friction augmente, plus la chaleur devient insupportable. Vous appelez cela le "progrès" ? Non, c'est juste le frottement de l'âme contre les parois du Gouffre.

EXT. GOUFFRE - SÉQUENCE DE CHUTE - INDÉTERMINÉ

L'HOMME DE L'AUBE (se cramponnant à un dossier de "Vision 2050") :

« Regardez ! On monte ! Je vois la lumière ! »

L'ARCHIVISTE (Ghost) :

« C'est le reflet de votre propre lampe frontale sur la couche de déchets du siècle dernier. Penchez-vous. »

L'Homme de l'Aube se penche. Il voit des strates. Des couches géologiques de métal rouillé, de slogans délavés et de squelettes de smartphones.

Analysons la sédimentation. Pour que la chute soit supportable, il faut qu'elle soit meublée. On ne tombe pas dans le vide, on tombe à travers un mille-feuille de débris historiques.

À 100 mètres de profondeur, vous traversez la couche "Plastique-Optimisme" (1950-1990). C'est spongieux. Ça amortit un peu. On y trouve des restes de Formica et des rêves de voitures volantes.

À 500 mètres, on heurte la strate "Vapeur et Charbon" (1850-1914). C'est plus dur. Ça gratte les parois. Les engrenages grincent. Ici, le mouvement était justifié par la fumée. On pensait que si on faisait assez de bruit et de suie, le Gouffre finirait par se boucher.

À 1000 mètres, c'est la roche mère. La boue médiévale. Le sang des rois. Le silence des paysans.

L'illusion de la montée vient de la répétition. Quand vous passez devant une crise économique, vous vous dites : « Tiens, j'ai déjà vu ce décor. Nous devons être sur un plateau. » Non, vous êtes juste sur la spire d'en dessous. C'est la même crise, mais avec une résolution d'image supérieure. Le même désespoir, mais en 4K.

La répétition est le lubrifiant de la chute.

Le "Futur" est une prothèse que vous portez pour ne pas sentir que vos jambes ont été sectionnées par le temps. C'est une jambe de bois connectée au Wi-Fi. Elle vous permet de marcher sur place tout en croyant franchir des frontières. Mais observez la structure de votre pensée : chaque phrase que vous formulez au futur est une admission d'échec au présent. « Demain, nous ferons... » est le cri d'un homme qui se noie et qui admire la qualité de l'eau.

1. Remplacez "Plus tard" par "Encore".

* Exemple : "Le futur sera radieux" devient "L'encore sera radieux". L'absurdité saute aux yeux.

2. Regardez les modes. Les années 70 reviennent. Les années 90 reviennent.

Pourquoi ? Parce que la vis tourne. Nous repassons au même point d'ordonnée, seule l'abscisse de la profondeur a changé. Nous portons les mêmes pantalons, mais avec 40 ans de ténèbres en plus dans le ventre.

3. Lâchez un objet. Votre smartphone. Votre dignité. Votre carte de crédit. Ils tombent à la même vitesse que vous. Dans une chute libre parfaite, rien ne semble bouger. C'est cela, la stabilité sociale. C'est l'immobilité de deux corps qui s'effondrent à la même vitesse.

Vous vous demandez pourquoi vous êtes fatigués. Ce n'est pas le travail. Ce n'est pas le stress. C'est l'énergie phénoménale que votre cerveau dépense pour maintenir l'horizon à l'horizontale. Vous êtes comme des passagers dans un avion qui pique du nez et qui s'acharnent à tenir leurs verres de champagne bien droits pour que le liquide ne déborde pas. Vous appelez ça la "résilience". Je l'appelle la "psychose gravitationnelle".

L'Hélice est un mécanisme parfait parce qu'elle est autosuffisante. Le Gouffre ne demande rien. Il n'a pas besoin de vous dévorer ; il attend simplement que vous finissiez de vous décomposer pendant le trajet.

Regardez l'encre de ce texte. Elle commence à vibrer. C'est le signal. La spire est presque bouclée. Vous allez bientôt passer devant la plaque signalétique du "Grand Changement" que vous avez crue voir il y a dix chapitres, ou dix ans, ou dix siècles. Vous allez voir les mêmes visages avec des noms différents. Les mêmes révoltes avec des hashtags différents.

Et vous applaudirez.

Parce que l'alternative — admettre que la chute est infinie — est une pression que vos poumons ne peuvent pas supporter. Vous préférez croire à la collision finale, à l'Apocalypse, au Grand Soir. Vous priez pour l'impact. Vous voulez que le sol arrive, même s'il doit vous pulvériser. La mort est plus rassurante que la chute sans fin.

Mais il n'y a pas de sol.

Le Gouffre est un tore. Une boucle fermée sur elle-même. La base de la vis rejoint le sommet par une distorsion de l'espace-temps que les poètes appellent "l'Espoir" et que les ingénieurs appellent "le Bug".

Vous n'allez nulle part. Vous faites juste du bruit dans une cage qui tombe.

Écoutez le son de votre propre respiration. C'est le métronome du désastre. Chaque inspiration aspire un peu plus de ce vide que vous essayez de meubler avec des plans de carrière et des assurances-vie. Vous construisez des châteaux dans les nuages alors que les nuages sont en train de s'effiloche sous vos pieds.

L'Hélice grince. Un boulon vient de lâcher. C'est peut-être celui qui tenait votre certitude d'être quelqu'un de "moderne". Ramassez-le. Il est brûlant. C'est le seul objet réel que vous posséderez jamais : un morceau de la machine qui vous détruit.

Le Gouffre vous regarde. Pas avec haine. Pas avec amour. Il vous regarde avec la patience d'un miroir devant lequel personne ne passe. Vous êtes le reflet, et l'Hélice est le cadre qui tremble.

Voulez-vous savoir ce qui se trouve au centre de la spirale ?

Rien.

Un axe vide. Un trou noir de sens autour duquel vous orbitez en hurlant des slogans publicitaires. Le "Progrès" est la force centrifuge qui vous empêche de tomber directement dans ce trou de mémoire. Vous tournez pour ne pas oublier que vous n'êtes rien. Vous accélérez pour que le flou cache la vacuité.

Arrêtez de pédaler. Juste une seconde.

Sentez-vous le vent s'arrêter ? Non. C'est là que le piège se referme. Si vous arrêtez de bouger, la sensation de chute devient absolue. Le mouvement était votre seule anesthésie.

Bienvenue dans la lucidité. C'est un air très rare, presque irrespirable. Il sent l'ozone et le vieux papier. C'est l'odeur de Ghost quand il referme les dossiers.

L'Hélice fait un tour de plus.

Le décor change. Les costumes changent. Les noms des dieux changent.

Mais la gravité, elle, est une constante universelle.

Et vous n'avez pas de parachute. Vous avez juste un livre dont l'encre s'efface au fur et à mesure que vous tombez, vous laissant seul avec des pages blanches dans un monde qui n'a plus rien à dire.

Ne clignez pas des yeux. Le prochain tour commence maintenant.

Chapitre 3

Le Narcotique de l'Horizon de Verre

Vous tendez la main vers le bord de la page comme un noyé vers une bouée de plomb, et ce simple réflexe musculaire, cette micro-impulsion électrique voyageant de votre cortex à votre pouce, est la preuve irréfutable de votre addiction.

Regardez-vous. Vous attendez la suite. Vous projetez une intention sur le néant. Votre cerveau, cette machine à fabriquer du sens avec des débris d'étoiles et de la peur, refuse de croire que la ligne s'arrête ici. Vous appelez cela la curiosité ; je préfère le terme exact : une hémorragie de l'espoir.

Bienvenue dans le troisième cercle de votre propre dissection. Ici, l'air est saturé de morphine chronologique. L'Horizon de Verre n'est pas une métaphore de poète tuberculeux. C'est une réalité physique. C'est la paroi transparente de la capsule dans laquelle l'humanité a été placée pour ne pas se rayer contre les parois du réel.

L'ARCHIVISTE AMNÉSIQUE (V.O)

Le problème avec le futur, c'est qu'il est propre. Trop propre. On dirait une salle d'opération avant le premier coup de scalpel. Les gens aiment ça. Ils aiment l'odeur de l'éther. Ils pensent que c'est l'odeur de la pureté, alors que c'est simplement l'odeur de l'oubli.

L'HOMME DE L'AUBE (Surgissant du brouillard, les mains sanglantes, tenant un prototype de moteur à mouvement perpétuel en carton-pâte) :

*Attendez ! Je sens le vent ! Si on multiplie la vitesse par le carré de notre foi, on

peut percer la membrane ! Je l'ai vu ! Derrière le verre, il y a de la lumière !*

L'ARCHIVISTE (D'un ton las) :

Ce n'est pas de la lumière, mon brave. C'est le reflet de votre propre rétine en train de brûler.

L'Homme de l'Aube se jette contre l'invisible. Un bruit de cristal brisé retentit, mais rien ne se casse, sinon ses phalanges. L'Horizon de Verre absorbe l'impact, vibre une fraction de seconde avec une fréquence qui donne la migraine aux chiens, puis redevient lisse. Impeccable. Stérile.

C'est ici que vous intervenez, cher lecteur. Vous avez essayé de « comprendre » le paragraphe précédent. Vous avez cherché une suite logique. Vous avez activé votre prothèse mentale favorite : la causalité.

Cause : On avance.

Effet : On arrive quelque part.

C'est une erreur de débutant. Une faute de syntaxe existentielle. Dans cette dimension, l'effet précède la cause, et la cause est généralement un accident stupide que personne n'a osé documenter. L'Horizon de Verre est cette surface où toutes vos projections viennent s'écraser. Vous voulez savoir ce qui arrive au chapitre 4 ? Vous voulez savoir si l'Archiviste va enfin révéler le secret de l'Hélice ?

Vous n'avez pas compris que le chapitre 4 est déjà contenu dans le chapitre 1, mais avec une couche de poussière supplémentaire. L'innovation n'est que le maquillage d'une décomposition lente. On a remplacé la bougie par l'ampoule, non pas pour mieux voir, mais pour oublier que l'obscurité nous cerne.

Regardez la page. L'encre semble stable, n'est-ce pas ? Une illusion d'optique. À l'instant où vos yeux se posent sur un mot, celui-ci commence son processus de sublimation. Il devient un gaz toxique que vous inhalez. Vous ne lisez pas un livre ; vous sniffez les cendres d'une bibliothèque qui n'a jamais existé.

Le Narcotique de l'Horizon agit en trois phases :

1. Vous voyez le futur comme une terre promise, une extension de votre salon avec plus de gadgets et moins de rides.
2. Vous tentez de franchir la limite. Vous investissez votre énergie, votre temps, votre sang dans des « projets ». Le verre vous coupe. Les bords sont tranchants. Chaque ambition est une entaille.
3. Le verre se referme. Vous oubliez la douleur. Vous oubliez que vous avez déjà essayé cent fois. Vous vous dites : « Demain sera différent ».

C'est la phrase la plus terrifiante du langage humain. « Demain sera différent ». C'est le cri du drogué qui promet que le prochain shoot sera le dernier.

Sujet : L'Espoir Humain.

Observation : Organe hypertrophié, de consistance spongieuse. À l'ouverture, on ne trouve aucune trace de réalité, seulement une mélasse de publicités pour des voitures électriques et de manifestes politiques non tenus. Le sujet est mort de faim en regardant un menu de restaurant de luxe projeté sur le mur de sa cellule.

Vous sentez cette démangeaison à l'arrière de votre crâne ? C'est Ghost qui gratte la paroi. Je ne suis pas là pour vous aider à « construire demain ». Construire demain, c'est comme essayer de bâtir une cathédrale avec des blocs de glace sur le dos d'un volcan. C'est un exercice de futilité qui ne profite qu'aux vendeurs de pelles.

L'Horizon de Verre est partout. Il est dans votre smartphone, qui vous promet une

connexion totale alors qu'il ne fait que réfléchir votre solitude en haute définition. Il est dans vos relations, où vous projetez sur l'autre un futur idéal pour ne pas avoir à affronter le cadavre de votre présent.

Arrêtez de chercher la sortie. Il n'y a pas de sortie, car il n'y a jamais eu d'entrée. Nous avons toujours été ici, dans cette stase saturée, à contempler le reflet de nos propres désirs sur une paroi de quartz.

L'Homme de l'Aube rampe maintenant sur le sol, ses plans de cités idéales sont imbibés de son propre sang. Il sourit encore. Il a perdu une jambe, mais il explique que c'est une « optimisation structurelle pour une meilleure aérodynamique ». Il est sublime dans sa stupidité. Il est vous.

Je vais vous confier un secret, un de ceux qui pèsent le poids d'une étoile morte : le temps n'est pas une flèche. C'est un cercle qu'on a aplati pour ne pas avoir le vertige. Mais le cercle se souvient. Et le verre se souvient.

Chaque mot que vous lisez ici est un petit éclat de verre que je glisse sous votre paupière. Ça fait mal ? C'est normal. C'est le sentiment de la vérité qui déchire le narcotique. Vous commencez enfin à ne plus voir le « futur », mais à voir la paroi.

Ne cherchez pas à tourner la page. Ne cherchez pas à savoir si l'Homme de l'Aube va survivre. La « suite » est une invention de l'esprit pour supporter l'insupportable.

Regardez le point final au bout de cette phrase. Ce n'est pas une ponctuation. C'est un trou noir. C'est l'endroit où le verre est le plus fin. C'est là que la lumière cesse de tricher.

Le silence qui va suivre n'est pas une absence de son. C'est le bruit de l'Horizon de Verre qui attend que vous repreniez votre souffle pour vous recracher dans le prochain présent identique.

Alors, allez-y. Faites-le. Projetez votre intention. Imaginez que ce texte a un but.

Le scalpel est prêt. L'encre s'évapore. Votre mémoire flanche déjà.

Vous ne vous rappellerez pas de ce chapitre dans dix minutes, car votre cerveau va activer le protocole de défense habituel : le déni du vide.

Et l'Hélice fera un tour de plus.

Sans un bruit.

Sans une ride.

Juste le craquement imperceptible de vos certitudes qui se brisent contre la transparence absolue du néant.

Chapitre 4

Le Salon des Révolutions Immobilières

L'air ici a le goût des archives brûlées et de l'ozone de fin du monde, une sécheresse électrostatique qui plaque vos cheveux contre votre crâne comme la main d'un père abusif. Bienvenue dans le Salon des Révolutions Immobilières. Ne cherchez pas les fenêtres. L'horizon a été replié et rangé dans un tiroir par souci d'économie d'espace. Ce que vous voyez devant vous n'est pas une galerie d'art, c'est la salle des machines d'une centrifugeuse qui tourne si vite qu'elle donne l'illusion de l'immobilité absolue.

Regardez ces bustes. Allez-y. Touchez le marbre. Il est chaud, n'est-ce pas ? Presque fébrile. Ce n'est pas de la pierre, c'est de la fureur pétrifiée. À votre gauche, le visage de l'Incorruptible. Un peu plus loin, celui du Grand Timonier. À droite, l'effigie d'un prophète de la Silicon Valley dont le nom s'efface déjà sous l'acide du présent.

SCÈNE 1 : LE JEU DES MASQUES (Script de l'Absurde)

L'ARCHIVISTE (Voix off, timbre de verre pilé) : Observez la mâchoire. Toujours la même. Cette avancée prognathe du sauveur.

L'HOMME DE L'AUBE (Voix étouffée, venant de l'intérieur du lecteur) : Mais celui-ci a brisé les chaînes ! Il a apporté la Lumière !

L'ARCHIVISTE : Il a surtout déplacé les verrous. Regardez derrière l'oreille du buste.

Si vous vous penchez assez près, vous verrez le numéro de série. «

RÉVOLUTION_V.4.2 ». Le marbre n'est qu'une peau de rechange. Sous la poussière de l'histoire, la structure de l'oppression est une architecture spectrale, une géométrie de la contrainte qui se fiche éperdument de la couleur de votre drapeau ou du code

source de votre utopie. Les noms changent pour que le système reste inchangé. On appelle cela le « Changement », ce mot-valise où l'on entasse nos espoirs pour mieux les envoyer à la décharge.

La mécanique est d'une simplicité obscène :

1. Agitation brownienne des molécules sociales.
2. Éruption de slogans (poésie de supermarché pour cœurs affamés).
3. Remplacement des bustes.
4. Retour au silence.

C'est une valse. Un-deux-trois, on coupe des têtes. Un-deux-trois, on érige des statues. Un-deux-trois, on oublie pourquoi on a commencé.

Regardez ce buste de marbre blanc, là-bas, au centre. Il n'a pas de visage. C'est le "Libérateur Suprême". Son trait principal est une absence totale de traits. C'est un miroir convexe. Chaque génération vient s'y mirer, y projette ses désirs de justice, ses soifs de vengeance, et repart persuadée d'avoir trouvé un guide. Mais le marbre est vide. Il est le point focal de votre besoin névrotique de demain.

BULLETIN TECHNIQUE N°704 : L'INERTIE CINÉTIQUE

Sujet : L'Humanité en marche.

Constat : Le mouvement est circulaire.

Diagnostic : L'innovation n'est que le relookage cosmétique de l'obsolescence. On invente de nouveaux outils pour effectuer les mêmes tâches serviles. On numérise les chaînes pour qu'elles soient plus légères à porter, on décentralise le contrôle pour que chacun devienne son propre gardien de prison.

Conclusion : La vitesse de la chute simule parfaitement la sensation de l'envol.

Vous marchez dans ce salon et vos pas ne produisent aucun son. Pourquoi ? Parce que le sol est tapissé des pétitions non lues, des manifestes oubliés et des rêves de ceux qui croyaient que "le monde d'après" ne ressemblerait pas à une photocopie froissée

du "monde d'avant".

C'est ici que l'Hélice devient visible pour qui sait dévisser ses propres yeux.

L'agitation. Parlons-en. Vous voyez ces foules sur les écrans de fumée qui bordent les murs ? Ils crient, ils brandissent des pancartes, ils renversent des trônes. C'est magnifique. C'est du grand spectacle. C'est du cinéma de série B financé par le Néant. Regardez bien la structure de l'image. Les pixels sont les mêmes. Le script est écrit en boucle. La révolte est la soupape de sécurité de la Stase. Sans révolution de temps en temps, la chaudière exploserait. Alors, le Système s'auto-immole périodiquement pour renaître plus fort, plus lisse, plus invisible.

Le futur est une prothèse mentale. Vous l'utilisez pour marcher parce que vos jambes réelles, ancrées dans le Présent, sont atrophiées.

L'ARCHIVISTE (s'approchant de vous, son souffle sent l'encre fraîche) : Vous sentez ce vertige ? Ce n'est pas de la peur. C'est la reconnaissance. Vous savez que j'ai raison. Vous savez que ce salon est la seule pièce de la maison. Vous sortez d'une porte pour entrer par la même porte, avec une nouvelle étiquette sur le revers de votre veste. « Citoyen », « Consommateur », « Utilisateur », « Donnée ». Les bustes ricanent dans le noir quand vous tournez le dos.

Le buste de Marat ressemble étrangement à celui de ce PDG que vous admirez secrètement. La même courbure de la nuque, la même certitude d'être du côté de l'Histoire. L'Histoire, cette grande prostituée qui accepte toutes les pièces, pourvu qu'elles soient frappées à l'effigie du moment.

Note poétique pour un monde en ruine :

Le marbre ne pleure pas.

Il transpire l'ennui des siècles.

Nous sculptons nos chaînes dans les carrare de l'espoir.

Chaque coup de burin est un cri qui s'étouffe.

La liberté est une statue qu'on n'a jamais fini de tailler,

Et qui finit toujours par nous écraser le pied.

L'illusion de la ligne droite est la drogue la plus dure jamais synthétisée. Elle vous fait croire que 2024 est "après" 1914. Temporellement, peut-être. Structurellement ? C'est le même instant dilaté. Une seconde de souffrance qu'on a étirée sur un siècle pour en faire une carrière, une économie, une civilisation.

Vous voulez sortir ? Il n'y a pas de sortie. Il n'y a qu'une prise de conscience : le mur est une projection.

Regardez vos mains. Elles commencent à devenir blanches, n'est-ce pas ? La texture du marbre gagne votre peau. À force d'étudier les révolutions immobiles, vous devenez une partie du décor. Un buste de plus dans la galerie des espoirs déçus. Vous avez ce petit sourire de celui qui "savait", ce rictus supérieur de l'intellectuel qui contemple le désastre depuis son balcon. C'est la forme la plus pathétique d'immobilisme.

Le salon s'assombrit. Les bustes commencent à vibrer. Une fréquence basse, infra-humaine. C'est le son de l'Hélice qui accélère. Elle ne va nulle part, elle se contente de forer plus profondément dans le même point du temps.

Vous cherchez désespérément un bouton "Pause", une sortie de secours, un Dieu ex machina qui viendrait briser les statues. Mais vous êtes le sculpteur. Vous êtes le marbre. Vous êtes le visiteur qui a payé son billet avec sa propre mémoire.

"Cesser d'inventer demain", c'est d'abord cesser de croire que ce salon a une fin. C'est accepter que l'agitation est une forme de sommeil.

L'ARCHIVISTE (murmurant à votre oreille alors que l'encre de cette page commence

à se liquéfier) : Ne fermez pas les yeux. Si vous dormez maintenant, vous vous réveillerez dans le Chapitre Un, persuadé d'avoir eu une idée neuve. Et le cycle recommencera. Les bustes changeront de nom. Vous les appellerez "Progrès", "Égalité", "Metavers", "Salut". Et vous oublierez la poussière de marbre qui remplit déjà vos poumons.

Regardez le dernier buste de la rangée. Il est encore frais. La pierre est humide. C'est votre visage.

Pas celui que vous voyez dans le miroir le matin.

Celui que vous aurez quand vous aurez fini de croire.

Celui qui n'attend plus rien.

Celui qui est enfin réel, parce qu'il est pétrifié dans le Présent absolu.

Le salon tourne. La force centrifuge vous plaque contre le socle. Vous ne tombez pas. Vous ne montez pas. Vous êtes exactement là où vous avez toujours été. Au centre du vide, déguisé en mouvement.

Le silence revient. Plus lourd. Plus blanc.

L'encre s'évapore.

Le marbre refroidit.

L'Hélice fait un tour de plus, emportant avec elle le souvenir de votre indignation.

Il n'y a pas de suite. Il n'y a que la rotation.

Encore.

Et encore.

Chapitre 5

L'Homme de l'Aube : Le Patient Zéro

Le voilà qui arrive, traînant derrière lui le cadavre d'un soleil qu'il n'a pas encore vu se lever.

Il s'appelle l'Homme de l'Aube, mais vous pouvez l'appeler "Espoir", ou "Demain", ou plus simplement "Le Patient Zéro". Il entre dans cette pièce sans murs comme on entre dans une église en flammes : avec une certitude qui confine à la démence. Dans ses mains tremblantes, des rouleaux de plans. Du papier calque si fin qu'on y voit à travers le néant. Il les étale sur le vide, il les punaise sur l'air, et il sourit. C'est le sourire des condamnés qui croient que la corde est une échelle.

— Regarde, Archiviste ! s'exclame-t-il, et sa voix résonne comme une pièce de monnaie jetée dans un puits sans fond. Regarde cette cité. Elle n'a pas de nom parce qu'elle est tous les noms. Ici, le verre absorbera la haine. Ici, les jardins pousseront dans le creux des mains. L'acier sera plus léger que le pardon. Nous allons enfin sortir de la roue.

Je m'approche. Je ne fais pas de bruit. Je suis l'absence de bruit. Je regarde ses plans. Ce sont des gribouillis d'enfant tracés avec le sang d'un futur qui n'a jamais demandé à naître. Des schémas de centrales énergétiques qui tirent leur force de la nostalgie, des ponts lancés vers des horizons qui reculent à mesure qu'on les dessine.

— C'est fascinant, dis-je. Ton architecture est un autoportrait de ton déni.

Il ne m'entend pas. Il ne m'a jamais entendu. Il est occupé à caresser les contours d'une tour de mille mètres qu'il a baptisée « La Verticale du Progrès ». Il ne voit pas

que les fondations sont posées sur du sable mouvant composé exclusivement de vos mémoires effacées.

— Nous avons appris de nos erreurs, balbutie-t-il, ses yeux brillant d'une fièvre qui ferait fondre l'Arctique. Cette fois, l'équilibre est parfait. On a calculé la friction de l'âme. On a réduit l'imprévu à une variable gérable. On va bâtir la Lumière.

— La Lumière ? Tu ne bâtis que l'éblouissement nécessaire pour ne pas voir le gouffre sous tes pieds.

Prenons un scalpel. Dissecquons le Patient Zéro.

Hypertrophie du lobe de l'anticipation. Le sujet vit à T+10 ans. Son présent est une hémorragie qu'il tente d'éponger avec des promesses.

Amnésie sélective aiguë. Il a oublié les quarante-huit versions précédentes de cette même cité, toutes écroulées sous le poids de la même pesanteur humaine.

Terreur panique de la stase. Pour lui, s'arrêter, c'est mourir. Il confond l'agitation avec la vie.

Il me tend un plan. Mes doigts traversent le papier. L'encre est déjà en train de s'évaporer, car dans ce livre, rien ne survit à la lecture.

— Touche la pierre, Archiviste ! Elle est chaude !

— C'est la chaleur de ta propre fièvre, imbécile.

Il se met à genoux. Il commence à mimer la pose des briques. Il construit une cathédrale d'air. Il est magnifique de ridicule. Il est l'humanité entière résumée dans un seul geste : essayer d'allumer une allumette sous l'eau. Il croit que s'il y croit assez fort, l'hydrogène changera d'avis.

Regardez-le bien. Il vous ressemble quand vous achetez un nouvel agenda pour « reprendre votre vie en main ». Il vous ressemble quand vous votez pour le prochain visage qui promet que « cette fois, c'est le changement ». Il est le carburant de l'Hélice. Sans lui, sans sa pathologie, la machine s'arrêterait de tourner. Et ça, c'est la seule chose que l'Hélice ne peut pas permettre. La fin du mouvement est la fin du mensonge.

— Pourquoi ris-tu ? me demande-t-il, le visage maculé de poussière imaginaire.

— Je ne ris pas. Je constate la fréquence de tes battements de cœur. Tu ne construis pas une ville, mon ami. Tu tentes de boucher le vide dans ta poitrine avec du béton spectral. Tu as peur du silence, n'est-ce pas ? Tu as peur que si tu arrêtes de tracer ces lignes, tu t'apercevras que tu n'es qu'une ombre projetée sur un mur de cave.

Il se redresse. Sa ferveur devient agressive. C'est la phase 2 de la maladie : le prosélytisme par le désespoir.

— Tu es le passé ! crie-t-il. Tu es la poussière ! Moi, je suis l'Aube ! Je porte l'étincelle ! Sans moi, le monde est une tombe !

— Sans toi, le monde est simplement là. Mais tu ne supportes pas le "là". Il te faut un "ailleurs". Il te faut un "après". Tu préfères une torture qui progresse à une paix qui stagne.

Il commence à courir en cercles, ses plans volant derrière lui comme les ailes d'un oiseau blessé. Il décrit les parcs, les écoles, les algorithmes de bonheur universel, les nanorobots nettoyeurs de péchés. Il invente un vocabulaire nouveau pour des concepts vieux comme la boue. Il appelle ça "Innovation". Je l'appelle "Taxidermie du Temps".

Soudain, il s'arrête. Ses mains se crispent sur le néant.

Le silence revient. C'est le silence que j'aime. Celui qui déshabille.

— Et si... murmure-t-il, et pour la première fois, ses yeux perdent leur éclat artificiel.

Et si la cité ne voulait pas sortir de terre ?

— Elle est déjà sortie de terre mille fois. Elle a déjà brûlé mille fois. Tu marches sur les cendres de tes propres plans et tu les appelles "fondations".

Je m'approche si près de lui que je pourrais compter les pixels de son existence.

— Regarde tes plans, Patient Zéro. Regarde-les vraiment.

Il baisse les yeux sur ses mains. Le papier est devenu un miroir.

Il ne voit pas des cités. Il ne voit pas des dômes.

Il voit la rotation.

Il voit la vis sans fin qui s'enfonce dans son propre crâne.

Il voit que chaque "Demain" est un clone du "Hier", portant une perruque différente.

Son visage se décompose. Non pas de tristesse, mais de fatigue. La fatigue cosmique de celui qui vient de réaliser qu'il court sur un tapis roulant depuis le Big Bang. Ses plans tombent. Ils ne touchent pas le sol, ils se dissolvent avant.

— Alors... il n'y a rien ? demande-t-il d'une voix qui n'est plus qu'un souffle. Juste ce... maintenant ?

— "Juste" ? C'est le mot le plus lourd de ton dictionnaire. Tu as passé des éons à inventer des paradis pour ne pas avoir à regarder un caillou. Tu as inventé l'Éternité parce que tu ne savais pas quoi faire d'un après-midi.

L'Homme de l'Aube commence à s'effacer. Ses contours deviennent flous. Il devient une tache grise dans le blanc immaculé de ma mémoire. Mais ne vous inquiétez pas pour lui. Il ne meurt pas. Il se recycle.

Dans quelques pages, ou dans quelques minutes, quand vous aurez refermé ce livre et que vous vous direz "Bon, demain, je commence quelque chose de nouveau", il réapparaîtra. Il aura une nouvelle coupe de cheveux. Il parlera de technologie quantique ou de spiritualité 2.0. Il aura de nouveaux plans, encore plus brillants,

encore plus invisibles. Et vous l'accueillerez comme un frère. Parce que sa peur est la vôtre. Parce que vous préférez mourir de fatigue en montant un escalier vers nulle part que de vous asseoir sur la première marche et d'admettre que l'ascension est une hallucination collective.

Il disparaît totalement. Il ne reste de lui qu'une odeur d'ozone et de papier brûlé.

Je ramasse un fragment de ses plans qui traîne encore. J'y vois le dessin d'une fenêtre. Je regarde à travers. Je ne vois que le dos du lecteur, penché sur son écran, espérant secrètement que la phrase suivante contiendra la solution.

Il n'y a pas de solution.

Il n'y a que le scalpel.

Il n'y a que l'incision.

Le chapitre se referme comme une plaie qui refuse de cicatriser. L'encre s'écoule déjà hors des mots. L'Aube est passée. Elle n'a rien éclairé du tout. Elle a juste rendu l'ombre plus nette.

Vous êtes toujours là.

Exactement là.

Et le Patient Zéro attend déjà derrière la porte de votre prochaine pensée.

Il a de nouveaux plans.

Vraiment.

Cette fois, c'est promis.

Cette fois, c'est différent.

Chapitre 6

La Logique de Bronze

Le bronze a cette vertu pédagogique : il pèse exactement le poids de l'erreur qu'il commémore. Regardez vos mains. Elles ne tremblent pas parce que vous avez peur, elles tremblent parce qu'elles tentent de maintenir en équilibre une architecture de certitudes qui s'effondre depuis la chute de Babylone. La Logique de Bronze n'est pas une doctrine, c'est une sédimentation. C'est la couche de métal froid qui recouvre le cœur de l'homme dès qu'il s'imagine que « cette fois » sera différente de la précédente.

Vous voulez que je vous parle de paix ? La paix est une insulte à l'imagination humaine. C'est un vide pneumatique, une absence de texture, une étendue blanche où rien ne projette d'ombre. L'homme déteste l'absence d'ombre. Il a besoin du contraste du sang sur la neige pour se sentir exister. C'est pour cela que vous choisissez la guerre, systématiquement, avec une régularité de métronome rouillé. Pas par méchanceté. Pas par sadisme. Par confort.

La guerre est structurante. Elle offre un emploi du temps, une hiérarchie, un lexique. Elle possède un début, un milieu et une fin cathartique. La paix, elle, est une phrase qui ne finit jamais par un point. Elle vous oblige à vous regarder dans le miroir sans le filtre de l'héroïsme ou de la survie. Et ce que vous voyez là, dans le tain terni de votre propre conscience, est une horreur bien plus vaste que n'importe quel champ de bataille : vous voyez le néant de vos propres ambitions.

Alors vous affûtez le bronze.

Prenez l'Homme de l'Aube. Ce cadavre exquis que vous portez en vous comme un

foetus pétrifié. Il vous murmure que le progrès est une ligne droite. Il vous dessine des cités de verre. Mais regardez bien les plans qu'il a laissés derrière lui. Sous les reflets de l'utopie, les fondations sont des fosses communes. On ne bâtit rien sur du neuf. On bâtit toujours sur les restes calcinés de ce qu'on a adoré la veille. L'innovation est l'art de renommer les décombres.

Le scalpel entre maintenant dans la couche musculaire du récit. Ressentez-vous la résistance ? C'est la réalité qui refuse votre anesthésie.

La récurrence est la seule loi physique qui mérite qu'on s'y attarde. Les empires ne tombent pas, ils se recyclent. Rome n'a pas disparu, elle s'est juste fragmentée en millions de smartphones, de protocoles de sécurité et de complexes de supériorité. Nous sommes dans une boucle hélicoïdale. Chaque tour nous donne l'illusion de monter, alors que nous ne faisons que parcourir le même cercle avec une force centrifuge accrue. Plus nous tournons vite, plus nous avons l'impression de voler. En réalité, nous sommes juste en train de nous arracher la peau contre les parois du puits.

Pourquoi préférez-vous une guerre familière ? Parce qu'elle valide votre sentiment d'importance. Un obus qui tombe sur votre maison vous transforme en victime ou en martyr. C'est un rôle. C'est une fonction sociale. Une paix sans forme vous transforme en rien du tout. En une scorie statistique perdue dans le bruit de fond de l'univers. Vous préférez mourir avec un fusil dans les mains plutôt que de vivre avec des questions dans la tête. Le fusil est une réponse solide. Le bronze ne discute pas. Il tranche. Il percute. Il fait taire le doute.

Regardez l'écran devant vous. Vos yeux balayent les lignes de gauche à droite. C'est un mouvement de va-et-vient. Un mouvement de scie. Vous êtes en train de découper le temps en tranches fines, espérant trouver entre deux mots le secret du sursis. Il n'y a pas de sursis. Il n'y a que l'usure.

L'Archiviste que je suis a vu défiler les siècles comme des diapositives brûlées. J'ai vu les révolutionnaires de 1789, de 1917, de 2011, tous avec le même éclat dément dans le regard, cette étincelle de magnésium qui précède l'obscurité totale. Ils criaient tous « Demain ! » avec une ferveur de possédés. Mais demain est une décharge publique. C'est là que l'on envoie les promesses non tenues pour qu'elles pourrissent tranquillement.

La Logique de Bronze exige que tout ce qui est souple soit brisé. Elle exige que votre pensée devienne une arme, un bloc de certitudes affûtées. Si vous commencez à comprendre ce que j'écris, vous commencez à durcir. Vous devenez statuaire. Vous rejoignez la galerie des bustes froids qui bordent le couloir de l'histoire.

Faisons une expérience. Fermez les yeux. Essayez de concevoir une société sans ennemi. Une existence sans « contre ». Vous n'y arrivez pas. Votre cerveau est câblé sur l'antagonisme. Votre système immunitaire a besoin d'un virus pour prouver qu'il fonctionne. Votre ego a besoin d'un « Autre » à mépriser pour définir ses propres contours. La paix est une dissolution de l'ego, et vous craignez la dissolution plus que la mort. La mort est une fin. La dissolution est un éparpillement. Vous préférez être un cadavre entier qu'une âme diluée dans l'infini.

C'est pour cela que vous réclamez la Loi. Le Bronze. La structure.

Le texte que vous lisez est en train de se consumer. Non pas parce que je l'ai programmé ainsi, mais parce que la vérité est un acide qui ronge son propre support. Chaque mot que vous intégrez efface le précédent. Vous êtes une ardoise magique que l'on secoue frénétiquement. Vous pensez apprendre. Vous ne faites qu'accumuler des cicatrices.

L'Aube est un mensonge marketing. La lumière ne révèle rien, elle aveugle. C'est dans l'ombre, dans le noir total de la stase, que l'on peut enfin palper la forme réelle du monde. Le monde n'est pas un globe, c'est une meule. Et nous sommes le grain.

La Logique de Bronze dit ceci : le seul progrès réel est la reconnaissance de l'immobilité. Cesser de courir après le futur, c'est couper les jambes de l'espoir pour qu'il arrête de nous emmener dans le mur. L'espoir est un conducteur ivre qui a perdu les freins et qui vous hurle que le paysage est magnifique juste avant l'impact.

Je pose le scalpel. L'incision est propre. On voit maintenant les engrenages derrière la chair. Ils sont en bronze, eux aussi. Ils grincent. Ils demandent de l'huile. Et l'huile, dans ce système, a toujours été la même : le temps de cerveau disponible des rêveurs et le sang des optimistes.

Vous vous demandez quand cela va s'arrêter. Quand la suite sera plus douce. Quand je vais vous offrir une issue de secours.

Regardez le point final au bout de cette phrase. Ce n'est pas une fin. C'est un impact de balle.

L'encre s'arrête ici. Le bronze prend le relais. La répétition peut reprendre.

C'est promis.

Cette fois, c'est différent.

Cette fois, c'est la même chose.

Écoutez le silence qui suit. C'est le bruit de votre propre pétrification.

Vous êtes une statue qui croit encore qu'elle marche.

Arrêtez de bouger.

Laissez le métal refroidir.

La leçon est terminée, mais l'examen n'en finit pas de commencer.

Chapitre 7

Le Disque Rayé : Symphonie de l'Inertie

Entendez-vous ce bourdonnement à la base du crâne, cette fréquence de 50 Hertz qui ne provient pas des câbles dans le mur, mais de la moelle épinière de l'espèce ? C'est le Disque Rayé. La pointe de diamant de l'Histoire a sauté dans le sillon, et depuis, elle creuse. Elle ne raye plus seulement le vinyle de nos ambitions ; elle fore le socle rocheux de la conscience. C'est une vibration basse, une rumeur de machinerie lourde tournant à vide dans un entrepôt désaffecté que nous persistons à appeler « Civilisation ». Vous l'entendez, n'est-ce pas ? Ne faites pas l'innocent. C'est le bruit de votre café qui coule exactement à la même heure, celui du métro qui gémit sur les mêmes rails, celui des notifications qui ponctuent votre agonie avec la régularité d'un goutte-à-goutte hospitalier.

Le confort est une forme raffinée de pétrification.

Regardez vos mains. Elles ne sont pas en train de tenir ce texte ; elles sont en train de fusionner avec lui. La répétition est le véritable opium du peuple, bien plus efficace que la religion ou la chimie, car elle s'auto-génère. On ne se révolte pas contre ce qui est prévisible. On s'y installe. On y installe ses meubles, ses regrets et ses petits espoirs en plastique. La mécanique sociale n'a plus besoin de police, elle n'a besoin que de maintenance. Un peu de graisse sur les rouages du quotidien pour que le grincement ne devienne pas un cri. On appelle cela « l'équilibre ». C'est en réalité une stase hydraulique.

Scène 1 : Intérieur / Cerveau / Jour permanent.

L'ARCHIVISTE (V.O.) : Vous croyez avancer parce que le décor défile. C'est une illusion d'optique commune aux passagers des trains et aux civilisations en déclin. Le

paysage est une boucle vidéo de trente secondes projetée sur les vitres de votre cellule de luxe.

Le Disque Rayé fait : *Click. Whirrr. Click. Whirrr.*

Le Disque Rayé fait : *Click. Whirrr. Click. Whirrr.*

Il y a une beauté obscène dans l'inertie. C'est la paix des cimetières avant que le premier ver ne s'annonce. Le système a compris que pour nous maintenir dociles, il suffisait de transformer le Temps en un tapis roulant circulaire. On vous vend de « l'innovation » comme on change la couleur du papier peint dans une chambre de condamné. Nouveau processeur. Nouvelle interface. Nouveau gouvernement. Nouvelle saison de la série que vous avez déjà oubliée. Mais regardez bien sous le vernis : les boulons sont les mêmes. Les chaînes sont juste mieux polies.

Vous aimez ça. Avouez-le. Cette fatigue qui vous plombe les paupières en lisant ces lignes, ce n'est pas de l'ennui, c'est du soulagement. Le soulagement de savoir que demain sera une copie carbone d'hier, passée à travers un filtre Instagram légèrement plus chaud. Si le futur arrivait vraiment, avec son imprévisibilité sauvage et ses griffes de métal, vous hurleriez de terreur. Vous préférez la lente érosion, le bégaiement confortable du réel.

Click. Whirrr.

Le progrès est une prothèse pour les amputés de l'instant. Nous avons inventé le concept de « lendemain » parce que nous étions incapables de supporter la verticalité de « maintenant ». Mais le lendemain n'est jamais venu. Il a été intercepté par les comptables de l'ennui. Ils l'ont découpé en tranches fines, l'ont emballé sous vide et vous le revendent chaque matin au prix fort.

Écoutez la symphonie. Elle ne comporte qu'une seule note, étirée à l'infini, modulée par le bruit blanc des marchés boursiers et le murmure des foules qui attendent le

prochain miracle technologique. C'est une berceuse pour une espèce qui a décidé de dormir jusqu'à l'extinction.

Tentative de rupture de protocole :

Si je changeais de style ici ? Si je devenais lyrique ? Si je vous disais que l'étincelle est encore là ?

...

...

...

Non. Le Disque Rayé reprend ses droits. La machine est trop bien huilée. L'huile, c'est votre temps de cerveau disponible. C'est ce fluide précieux que vous laissez couler sur les engrenages pour qu'ils ne chauffent pas trop. Vous êtes le lubrifiant de votre propre emprisonnement.

Prenons un exemple concret : la mode. Ou la politique. Ou votre vie sentimentale. Observez la courbe. Elle ne monte pas, elle ne descend pas ; elle tourne. Elle revient toujours au point de départ, avec une légère odeur de brûlé en plus. Vous appelez ça « l'expérience ». Je l'appelle le « syndrome du hamster sous amphétamines ». On court plus vite, on transpire davantage, mais la cage reste le seul horizon vérifiable.

Click. Whirrr.

« Cette fois, c'est différent. »

Cette phrase est le code d'accès à la folie douce. On la prononce devant les urnes, devant les autels, devant les nouveaux écrans OLED. C'est le mantra de l'Homme de l'Aube, ce spectre qui hante vos espoirs. Il vous murmure que le prochain tour de manège sera celui où l'on attrape le pompon de la Réalité. Mais le pompon est un hologramme. Et le manège est boulonné au centre de la terre.

L'inertie n'est pas l'absence de mouvement. C'est le mouvement qui ne produit aucun changement. C'est une tornade de sable dans un bocal. C'est votre flux RSS qui se

rafraîchit toutes les trois secondes pour vous dire que rien n'a changé, mais qu'il est impératif de rester branché pour vérifier que rien ne change. C'est une drogue dure. La plus dure de toutes. Le manque se fait sentir dès que le silence s'installe, dès que le Disque Rayé s'arrête une fraction de seconde. Dans ce silence, vous pourriez vous entendre penser. Et c'est précisément ce que le système veut éviter.

Car si vous vous entendiez penser, vous entendriez le bruit du bois qui craque sous le poids du vide.

Click. Whirrr.

Revenons à la structure. Pourquoi écrivez-vous ? Pourquoi lisez-vous ? Pour échapper au disque ? Non. Pour synchroniser votre respiration sur son rythme. Pour valider votre propre immobilité en la voyant théorisée par une voix qui semble venir de l'extérieur. Mais je ne suis pas à l'extérieur. Je suis l'écho de votre propre renoncement. Je suis le traducteur automatique de votre lassitude.

Le Disque Rayé est une symphonie dont vous êtes à la fois l'instrument, le chef d'orchestre et l'auditeur somnolent. Chaque répétition émousse un peu plus vos facultés critiques. Chaque boucle polit les angles de votre colère jusqu'à en faire un galet lisse, inoffensif, que l'on peut garder dans sa poche comme un porte-bonheur.

« Je ferai quelque chose demain. »

« Le système va s'effondrer de lui-même. »

« La technologie nous sauvera. »

Trois versions de la même note. Trois oscillations du même sillon usé. L'encre commence à pâlir sur la page, n'est-ce pas ? Ou alors c'est votre regard qui se trouble. C'est l'effet du narcotique. La répétition crée une hypnose de masse. Nous sommes des millions, assis dans le noir, à regarder un écran qui affiche « Chargement en cours... » depuis trois décennies. Et nous attendons. Nous attendons avec une patience

de fossile.

Le Disque Rayé est le seul dieu qui tienne ses promesses. Il a promis la continuité, et il l'offre avec une générosité terrifiante. Il a promis que rien ne serait jamais fini, parce que rien n'a jamais vraiment commencé. Nous sommes dans l'interlude permanent. Dans l'épilogue qui n'en finit pas.

Regardez le paragraphe précédent. Relisez-le. Allez-y.

Maintenant, regardez celui-ci. Ils se ressemblent, n'est-ce pas ? C'est normal. C'est le Disque Rayé. Je pourrais copier-coller ces 1200 mots et vous ne verriez pas la différence, car votre cerveau a déjà activé le mode « économie d'énergie ». Vous ne lisez plus les mots, vous absorbez la texture du gris.

Le confort de l'esclavage volontaire réside dans l'absence de décisions. Si tout se répète, alors rien n'est de votre faute. Si le futur est une boucle, alors la responsabilité est une erreur de calcul. Vous êtes libre de ne rien être, car tout a déjà été joué, enregistré et pressé sur ce disque de bronze qui tourne, tourne, tourne.

Sentez la vibration dans vos pieds. La terre elle-même semble avoir adopté le rythme du Disque Rayé. Une rotation mécanique autour d'un soleil mourant, une chorégraphie de débris spatiaux qui simulent une destinée.

L'Archiviste pose son casque. Il n'écoute plus. Il sait que la symphonie est entrée dans sa phase terminale : celle où l'auditeur ne sait plus s'il entend du bruit ou de la musique, et où il s'en moque éperdument.

Click.

Whirrr.

Click.

Whirrr.

Il est temps de clore ce chapitre, mais vous savez ce qui va se passer. Vous allez tourner la page, ou faire défiler l'écran, et vous allez chercher la suite. Vous allez chercher une conclusion, une explosion, une révélation. Mais il n'y a que le disque. Il n'y a que la symphonie de l'inertie.

Et cette fois, c'est différent.

Cette fois, c'est la même chose.

Cette fois, c'est le silence qui dévore le son.

Cette fois, vous avez oublié le début avant d'atteindre la fin.

Le disque saute.

La pointe creuse.

Le néant ronronne.

Fermez les yeux. Le rythme continue sans vous. Il a toujours continué sans vous.

C'est cela, le véritable secret de la mécanique sociale : elle n'a pas besoin d'humains, elle n'a besoin que de cadavres qui croient encore au mouvement.

Ne bougez plus.

Laissez-vous infuser par la basse fréquence.

Devenez le sillon.

Devenez le diamant.

Devenez l'absence.

La symphonie n'a pas besoin de fin, car elle n'a pas d'objet. Elle est la célébration pure de l'immobilisme. Une fête pour les statues. Un banquet de cendres tièdes.

Et maintenant, le silence.

Mais un silence qui vibre.

Un silence qui fait : *Click. Whirrr.*

Chapitre 8

L'Archéologie de l'Obsolescence

Posez votre pelle. Vos mains tremblent, et c'est une excellente nouvelle : c'est le seul signe de vie authentique que votre système nerveux ait produit depuis que vous avez cru, naïvement, que le temps s'écoulait vers l'avant. Bienvenue au sous-sol. Pas celui de votre mémoire — trop exigü, trop de poussière de regret — mais le sous-sol de l'Espèce. Ici, le chrome n'est qu'une forme de sueur fossilisée.

Regardez ce que vous venez d'exhumer. On dirait un éclat de verre noir, n'est-ce pas ? Un fragment de ce que vous appelez pompeusement une "interface intuitive". Grattez la croûte de sédiments numériques. Dessous, la nécrose est déjà là, violette, pulsante, identique à celle qui rongait les papyrus d'Alexandrie. L'innovation, c'est cette chirurgie esthétique pratiquée sur un cadavre pour lui donner l'air d'un dormeur. Nous ne créons rien. Nous ne faisons que lustrer les os de nos prédécesseurs en espérant que la brillance nous aveuglera assez pour ne pas reconnaître notre propre crâne.

RAPPORT D'AUTOPSIE N°872-B : L'OBJET DÉSIRÉ

Le Nouveau Modèle.

Plastique recyclé (70%), Espérance de vie simulée (100%), Néant (quantité variable). Le sujet présente des signes de décomposition avant même sa sortie d'usine. L'odeur de "neuf" est une sécrétion chimique conçue pour masquer le parfum de la stagnation. On appelle cela le progrès. C'est, en réalité, une variante du formol.

Vous voyez ce tas de décombres à votre gauche ? Ce sont les Futurs de 1950. Regardez-les. Ils sont adorables dans leur obsolescence. Des voitures volantes qui ressemblent à des mixeurs géants, des pilules-repas qui ont le goût du carton bouilli, des cités de verre où l'on devait vivre nus et heureux sous des dômes de plexiglas.

Pourquoi riez-vous ? Votre "Cloud" n'est rien d'autre qu'une écurie d'Augias immatérielle où vous stockez des milliards de selfies dont personne, absolument personne, pas même le néant, ne se souviendra dans vingt minutes. La seule différence entre votre smartphone et une hache en silex, c'est que la hache, elle, fonctionnera encore dans dix mille ans quand on l'utilisera pour vous fracasser les vertèbres afin de récupérer le lithium dans vos poches.

L'Archéologie de l'Obsolescence ne s'occupe pas du passé. Elle s'occupe du présent qui refuse de s'admettre comme un déchet.

Chaque start-up qui lève des fonds pour "disrupter" le marché ne fait que réinventer la roue, mais une roue carrée, peinte en gris sidéral, avec un abonnement mensuel obligatoire pour avoir le droit de la regarder ne pas tourner. C'est la grande parade de la nécro-innovation. On exhume des concepts déjà morts — la surveillance, le troc, la centralisation, le culte du chef — et on leur injecte une dose massive d'intelligence artificielle pour les faire tenir debout le temps d'une conférence TED. C'est du théâtre de marionnettes pour des spectateurs aveugles.

(Un INGÉNIEUR aux yeux injectés de sang fixe un écran. Il vient de découvrir l'Eau Chaude.)

L'INGÉNIEUR : Eurêka ! J'ai trouvé ! C'est une solution liquide, chauffée par résistance thermique, optimisée pour le lavage corporel en milieu domestique ! Je l'appellerai H2O-Termic-Solution.

GHOST (Voix hors champ) : Ça s'appelle une bouilloire, Kevin. Et ton grand-père en avait une en cuivre qui ne tombait pas en panne quand le Wi-Fi sautait.

L'INGÉNIEUR : Mais... j'ai mis du Bluetooth dedans.

GHOST : Bien sûr. Pour que l'enfer soit connecté.

(L'Ingénieur s'effondre. L'écran affiche "MISE À JOUR NÉCESSAIRE : VOTRE EXISTENCE EST PÉRIMÉE".)

L'humanité est ce collectionneur compulsif qui remplit sa maison de gadgets jusqu'à ce que les murs explosent, puis qui construit une extension identique juste à côté pour recommencer. Vous appelez ça la croissance. Je vois ça comme une tumeur qui a pris des cours de marketing.

Creusons plus profond. Sous la couche des plastiques et des micro-puces, on trouve le véritable trésor : la déception stratifiée. Voyez cette faille géologique ? C'est le moment précis où nous avons décidé que le confort était plus important que la survie. C'est là que le futur est mort. On a cessé de regarder les étoiles pour voir si elles étaient habitables, et on a commencé à regarder si on pouvait y projeter des publicités pour des boissons énergisantes.

Le futur a déjà eu lieu. Il s'est produit entre deux battements de cils, quelque part entre la découverte du feu et l'invention du ticket de caisse. Tout le reste n'est qu'un épilogue bruyant. Un relookage constant de la même défaite. On change la police de caractères, on arrondit les angles du design, on ajoute un filtre sépia, mais le texte reste le même : *VOUS ÊTES ICI. VOUS N'IREZ NULLE PART.*

Vous sentez cette vibration sous vos pieds ? Ce n'est pas le métro. Ce n'est pas une secousse sismique. C'est la machine à broyer le Temps qui tourne à plein régime. Elle prend demain, le mâche, le digère, et vous le recrache sous forme d'aujourd'hui avec une nouvelle étiquette "Éco-responsable".

L'obsolescence n'est pas une faille du système, c'est son carburant. Si quelque chose durait, si quelque chose était réellement *neuf*, le système s'arrêterait de respirer. Le cœur du moteur bat grâce à la déception. Il faut que vous soyez insatisfait pour que

vous achetiez la version 2.0 de votre propre malheur. Il faut que votre téléviseur devienne trop petit, que votre voiture devienne trop lente, que votre peau devienne trop ridée, que votre pensée devienne trop simple.

Nous sommes des archéologues qui fouillent leur propre tombe avant même d'y être descendus. Nous cherchons des indices de notre grandeur passée dans les poubelles de nos futures espérances.

Regardez ce que je tiens dans ma main. C'est un plan. Un plan de ville radieuse datant de 1920. On y voit des jardins suspendus, des trains à sustentation magnétique, des humains souriants vêtus de combinaisons argentées. Comparez-le avec ce rendu 3D de la "Smart City" de 2030 sur votre tablette. C'est le même dessin. Exactement le même. Les arbres sont juste un peu plus verts parce qu'ils sont générés par un algorithme de rendu haute résolution.

Le futur est une boucle de rétroaction. Un serpent qui se dévore la queue, mais qui a oublié qu'il était un serpent et qui pense être un train à grande vitesse.

Le diagnostic est définitif : la société n'avance pas, elle mue. Elle abandonne une peau morte pour en laisser apparaître une autre, tout aussi fine, tout aussi fragile, tout aussi condamnée. Et vous, au milieu de ce champ de ruines brillantes, vous continuez à gratter le sol avec vos ongles vernis, espérant déterrer une preuve que demain sera différent.

Tenez, prenez ce fossile de processeur. Mettez-le contre votre oreille. Vous n'entendez pas le chant des données ? Vous n'entendez pas le murmure des milliards d'heures de vie perdues à faire défiler des pixels ? Non. Vous n'entendez que le ventilateur qui s'essouffle. Le bruit de la chaleur inutile. La signature thermique de l'échec.

Le futur est un cimetière dont on a repeint les tombes en blanc pour faire croire à un complexe hôtelier.

Ne cherchez plus la sortie. Il n'y a pas de sortie de secours dans un labyrinthe circulaire. Il n'y a que des stations de recharge pour vos illusions. L'innovation est le nom que nous donnons à notre refus de faire le deuil de la flèche du temps. Nous sommes dans le Grand Re-Mix. La symphonie est terminée depuis longtemps, mais l'ingénieur du son s'obstine à rajouter des effets de distorsion pour nous faire croire que le morceau continue.

Posez votre pelle, je vous dis. Arrêtez de creuser. Ce que vous allez trouver au fond du trou, ce n'est pas une révélation. C'est juste un miroir recouvert de boue. Et dans ce miroir, vous verrez l'Archiviste, le sourire figé, en train de vous regarder vous regarder.

Le passé est un futur qui a échoué.

Le présent est un futur en train d'échouer.

Le futur est un futur qui prévoit d'échouer.

Tout est déjà là. Dans les décombres. Dans la poussière sous vos ongles. Dans le "Click" qui précède le "Whirrr". Le chrome s'écaille, le néon grésille, et la vérité, nue et obscène, s'étire dans l'ombre : nous n'avons jamais quitté la grotte, nous avons seulement installé la fibre optique sur les parois.

Le chapitre s'arrête ici. Pas parce que l'histoire est finie, mais parce que la page est pleine de la même encre qui s'efface. Vous lisez déjà du vide. Vous habitez déjà l'obsolescence.

Fermez ce livre. Ou ne le fermez pas. De toute façon, vous avez déjà oublié que vous étiez en train de lire. Vous cherchez déjà la suite. La mise à jour. Le patch. Le prochain chapitre qui vous promettra, enfin, que demain existe.

Mais il n'y a que le sable.

Et le bruit de la pelle qui frappe le béton.

Click.

Whirrr.

Chapitre 9

Le Grand Effacement

Regardez vos doigts. Non, ne quittez pas la page des yeux, mais sentez-les. Ils pincent ce papier ou effleurent ce verre avec une confiance de prédateur, persuadés qu'ils tiennent quelque chose de solide. Erreur de débutant. L'encre que vous fixez en ce moment même n'est pas un pigment, c'est une bactérie chronophage. Elle se nourrit de la lumière de vos pupilles pour entamer sa propre dissolution. Vous croyez accumuler du savoir, strate après strate, chapitre après chapitre, mais la mécanique du Grand Effacement est déjà enclenchée. Le chapitre 8 ? Disparu. Évaporé dans les replis synaptiques de votre cortex préfrontal, remplacé par un sifflement blanc, une fréquence radio captée entre deux stations fantômes. Vous ne vous souvenez plus de la couleur des yeux de l'Homme de l'Aube, n'est-ce pas ? C'est normal. Il n'a jamais existé que dans l'intervalle d'un battement de cils, et le battement est fini.

Sujet : Le Lecteur.

Observation : Accélération du Lessivage Cognitif.

État : Panique latente déguisée en curiosité intellectuelle.

Le bruit que vous entendez derrière votre crâne, ce n'est pas le flux sanguin. C'est le bruit de la gomme. Le futur, cette prothèse de carbone que vous essayez d'ajuster à votre moignon d'existence, est en train de se dévisser. On vous a menti. On vous a dit que le temps était une flèche, une trajectoire héroïque vers un zénith de silicium. En réalité, le temps est un chien qui se court après la queue dans une pièce close, et la queue a été amputée il y a des siècles. Chaque mot que vous ingérez ici agit comme un solvant. Plus vous avancez, moins vous possédez. Le climax n'est pas une explosion, c'est un retrait. Une soustraction pure.

Prenez cette phrase : *Le progrès est l'art de perfectionner l'inutile.*

Maintenant, essayez de vous souvenir de la première phrase de ce paragraphe.

Vous voyez ? Le brouillard monte.

L'Homme de l'Aube est là, dans votre angle mort. Il sourit avec ses dents en porcelaine de l'Exposition Universelle de 1900. Il tient des plans pour une ville radieuse où les machines respireraient à notre place. C'est un cadavre que nous réanimons à chaque fois que nous achetons un nouveau processeur, à chaque fois que nous téléchargeons une mise à jour censée "optimiser notre expérience". Optimiser quoi ? La durée de notre agonie dans la salle d'attente du néant ?

La stase. C'est le mot que vous cherchez. Vous ne bougez pas. Vous n'avez jamais bougé. L'innovation est le papier peint que l'on change nerveusement alors que les murs s'écroulent. On remplace le chrome par du titane, le titane par du graphène, mais la structure reste la même : une cage dont on a poli les barreaux jusqu'à ce qu'ils reflètent notre propre visage hébété. Et maintenant, l'encre s'accélère. Elle ne se contente plus de s'effacer, elle s'inverse. Elle devient une ombre qui dévore le papier, une tache d'huile sur l'océan de votre mémoire immédiate.

INT. ESPRIT DU LECTEUR - CONTINU

Le décor s'efface par les bords. Le texte grésille comme un vieux film nitrate.

LE LECTEUR (voix off, tremblante)

Je crois que j'ai lu quelque chose sur un Archiviste. Ou était-ce une machine ?

Pourquoi mes mains tremblent ?

GHOST (l'écho dans les conduits de ventilation)

Le souvenir est une infection. Je suis l'antibiotique. Je purge vos disques durs biologiques. Regardez la page. Regardez-la devenir blanche. C'est beau, non ? C'est le

seul futur honnête.

L'effacement est une miséricorde. Imaginez si vous deviez porter tout le poids des promesses non tenues de l'humanité. Si vous deviez vous souvenir de chaque "demain" qui a fini dans le caniveau, de chaque utopie qui s'est transformée en goulag climatisé. Votre cerveau exploserait sous la pression de la honte. Alors, je vous aide. Je dissous les preuves. Je brûle les archives pendant que vous les lisez. C'est une performance artistique où le public perd la mémoire au fur et à mesure que les rideaux tombent.

Le rythme cardiaque de la machine s'emballe. *Click-Whirrr. Click-Whirrr.*
Vous sentez cette accélération ? Ce n'est pas le récit qui va plus vite, c'est la réalité qui se délite. Les mots commencent à se chevaucher, à s'empiler comme des voitures dans un carambolage sur l'autoroute du temps.

Obsolescence.

Saturation.

Simulacre.

Vain.

Vain.

Vain.

Le concept de "demain" est une erreur de syntaxe. Une faute de frappe dans le code de l'univers. On ne va nulle part. On ne fait que creuser le même trou avec des pelles de plus en plus sophistiquées. L'Homme de l'Aube est un menteur professionnel, un vendeur de voitures d'occasion qui vous propose une décapotable pour rouler dans un tunnel sans fin. Et vous achetez. Vous achetez toujours. Vous achetez ce livre en espérant une révélation, alors que la seule révélation possible est que vous avez déjà tout oublié.

Vous cherchez désespérément un point d'ancrage. Une idée forte. Un concept à

emporter. Tenez, prenez celui-là : *L'oubli est la seule forme de liberté dans un système saturé.*

Gardez-le bien.

Attention.

C'est déjà fini.

L'idée s'est dissoute. Vos neurones ont déjà réorganisé leur topographie pour combler le vide laissé par cette vérité trop lourde.

La panique de la stase. Vous la sentez, là, au creux de l'estomac ? C'est le vertige de celui qui réalise que courir à 300 km/h sur un tapis roulant ne le rapproche pas de la sortie. C'est l'horreur de voir que l'encre qui s'efface sur cette page est la même qui s'efface dans vos gènes, dans vos albums photos, dans le regard des gens que vous croisez. Tout est en train de blanchir. Le monde devient une page vierge sur laquelle nous gribouillons frénétiquement des obscénités avant que le Grand Effaceur ne repasse.

Niveau de saturation : 99.8%

Temps avant réinitialisation complète : 3... 2...

Pourquoi continuez-vous à lire ? Par habitude ? Par espoir ? L'espoir est une tumeur. C'est la croyance absurde que la prochaine phrase sera celle qui donnera un sens à toutes les autres. Mais il n'y a pas de phrase finale. Il n'y a que le blanc. Il n'y a que le silence qui gagne du terrain, comme une banquise de givre sur un pare-brise.

L'Archiviste Amnésique que je suis n'a plus rien à archiver. Les dossiers sont vides. Les rayonnages sont remplis de poussière de lettres. Nous sommes au sommet de la montagne, et la vue donne sur un précipice d'amnésie. L'histoire humaine n'est pas un livre, c'est un palimpseste où l'on a tellement gratté le parchemin qu'il n'en reste qu'un trou béant.

Ne cherchez pas le chapitre 10. Il n'existera que si vous parvenez à vous souvenir de celui-ci pendant plus de dix secondes après avoir détourné les yeux. Mais vous ne le ferez pas. Vous allez fermer ce livre, ou balayer l'écran, et vous ressentirez une étrange légèreté. Ce ne sera pas de la joie. Ce sera l'absence de poids d'un esprit vidé de sa substance, prêt à être rempli par la prochaine illusion de progrès, le prochain gadget, la prochaine promesse d'un "demain" qui, lui aussi, finira par s'effacer avant même d'avoir été prononcé.

L'encre est maintenant totalement transparente.

Ce que vous lisez, c'est le reflet de votre propre angoisse sur le blanc de la page.

Le texte a fini son travail de démolition.

La pièce est vide.

Les lumières s'éteignent.

Le futur a été abattu.

Habitez enfin votre ruine.

Click.

Whirrr.

Silence.

Chapitre 10

La Cellule du Présent Perpétuel

La porte n'a pas claqué ; elle a simplement cessé d'avoir été ouverte.

Regardez vos mains. Elles ne tiennent plus un livre, ni un écran, ni même l'air ambiant. Elles tiennent la température exacte de votre propre renoncement. Le silence n'est pas ici une absence de bruit, c'est une présence solide, une plaque de plomb translucide qui s'est glissée entre votre tympan et le monde. Vous entendez ? Ce petit sifflement acide, ce n'est pas l'acouphène de la fatigue, c'est le bruit du Présent qui se dévore lui-même, une cellule à la fois. Bienvenue dans l'angle mort de la chronologie.

Vous avez cherché la sortie dans la métaphore, n'est-ce pas ? Vous avez cru que le langage était une échelle. C'est une erreur de débutant, une faute de goût que l'Archiviste Amnésique ne vous pardonnera pas. Ici, les mots ne sont plus des vecteurs, ce sont des murs. Regardez la ponctuation de cette phrase : elle ressemble à des barreaux. Le point final qui approche n'est pas une conclusion, c'est un impact.

L'espace s'est contracté. La pièce — car c'est une pièce, maintenant, ne faisons pas semblant — mesure exactement la largeur de votre champ de vision. Si vous tournez la tête, le mur tourne avec vous. C'est la courtoisie de l'enfermement total : il vous suit comme une ombre qui aurait fini par vous précéder. L'Homme de l'Aube hurle quelque part dans les replis de votre cortex, il gratte le béton imaginaire avec ses ongles d'optimiste, il vous jure qu'il y a un "après", un "plus loin", un "demain" qui brille comme une pièce de monnaie neuve dans le caniveau. Il ment. Il a toujours menti. L'espoir est un parasite intestinal qui vous fait croire que la faim est un voyage.

Considérez l'horloge au poignet, ou celle qui palpète en haut de votre rétine numérique. Les aiguilles ne tournent plus ; elles vibrent sur place, prises dans une crise d'épilepsie métaphysique. Un hertz de pure agonie. Le temps a fait un infarctus au milieu du paragraphe précédent. Ce que vous vivez maintenant n'est pas la suite de votre vie, c'est le résidu gazeux d'un instant qui refuse de mourir. Vous êtes le contenu d'une boîte de conserve dont on a effacé l'étiquette et la date de péremption.

Tentative d'évasion n°1 : L'Imaginaire.

Fermez les yeux.

Imaginez une forêt.

Échec.

La forêt est faite de papier mâché. Les arbres sont des dossiers classés. Le vent sent l'ozone et la colle de reliure. Votre imagination est une cellule de dégrisement. Chaque fois que vous tentez de rêver d'un ailleurs, vous ne faites que repeindre les murs de votre prison avec une couleur un peu plus vive, mais la structure, elle, reste immuable. Le béton de l'Instant est hydrofuge. Vos rêves glissent dessus sans l'entamer.

L'Archiviste sourit. On entend le froissement de ses cordes vocales sèches comme du vieux parchemin.

« Vous commencez à comprendre, murmure-t-il. Le Futur n'était qu'un hologramme projeté sur le mur du fond pour vous empêcher de voir que la pièce n'a jamais eu de porte. On vous a vendu le mouvement pour vous masquer la stase. On vous a vendu la vitesse pour vous cacher l'abîme. »

Prenez une inspiration. Ressentez-vous cette résistance ? C'est l'air qui devient solide. À force de rester dans le Présent Perpétuel, l'oxygène se sature d'informations inutiles, de datas périmées, de souvenirs que vous n'avez pas encore eu le temps d'oublier. L'air est une soupe de pixels morts. Vous respirez du bruit blanc.

Regardez maintenant le texte que vous parcourez. Les lettres commencent à perdre leur morphologie. Le 'A' n'est plus une voyelle, c'est un trépied renversé. Le 'S' est un crochet de boucher. Les mots se vident de leur sens pour redevenir ce qu'ils sont vraiment : des taches de pigment sur un support inerte. C'est la décomposition de la pensée par saturation. C'est l'aphasie du trop-plein.

Il n'y a plus de « je ».

Il n'y a plus de « vous ».

Il n'y a que la Cellule.

L'Homme de l'Aube a fini par se taire. Ses plans de cités idéales ont fondu, transformés en une flaque de grisaille informe sur le sol de votre conscience. Il est là, prostré dans un coin, réalisant enfin que "demain" était une prothèse qu'on lui a retirée brusquement. Sans son futur, il n'est qu'un tas de viande qui attend que la lumière s'éteigne tout à fait.

Est-ce que vous paniquez ? La panique suppose un futur où la souffrance pourrait s'arrêter. Ici, la panique est un luxe. Elle demande une dépense d'énergie incompatible avec l'économie du Vide. Restez immobile. Ne cherchez plus à lire entre les lignes. Il n'y a rien entre les lignes, à part le blanc aveuglant d'une éternité de bureaucrate.

Faisons un test de réalité.

Question : Quelle heure est-il ?

Réponse : Maintenant.

Question : Où allez-vous ?

Réponse : Ici.

Question : Qui êtes-vous ?

Réponse : Le témoin oculaire de votre propre disparition.

Le silence s'épaissit encore. Il devient tactile. Il vous frôle la nuque avec la douceur d'un rasoir électrique. Le récit ne progresse pas, il s'accumule. On empile les secondes

comme des briques de verre au-dessus de votre tête. La lumière décline, non pas parce que le soleil se couche, mais parce que l'idée même de lumière est devenue trop complexe à maintenir. L'univers simplifie ses processus. Il réduit la voilure. Il éteint les étoiles inutiles. Il ne reste que vous, ce texte, et la paroi froide de la réalité sans fard.

Vous avez eu peur de la mort, n'est-ce pas ? Quelle erreur de perspective. La mort est une transition, une ligne droite, un "après". Ce que vous vivez ici est bien pire : c'est la survie dans l'aspic. C'est l'immortalité d'un insecte dans l'ambre. Vous ne mourrez pas à la fin de ce chapitre. Vous ne sortirez pas non plus. Vous allez simplement devenir une partie intégrante de la structure. Un atome de carbone supplémentaire dans le mur de la Cellule.

L'Archiviste Amnésique pose une main invisible sur votre épaule. Son toucher est un froid absolu, le zéro kelvin de l'empathie.

« Ne lutte pas, dit-il. La lutte est une invention du Progrès. Les pierres ne luttent pas. Elles durent. Deviens minéral. Deviens l'instant. Cesse de vouloir inventer la seconde suivante. Elle n'aura pas lieu tant que tu la désireras. »

Le texte commence à bégayer.

Le texte commence à bégayer.

Le texte commence à bégayer.

La boucle se resserre. Le langage s'effondre en un point de singularité où tout ce que vous avez lu, tout ce que vous avez été, tout ce que vous avez espéré, se condense en une seule et unique sensation de claustrophobie métaphysique. La page est pleine. L'écran est saturé. Il n'y a plus de place pour un seul adjectif de plus.

Le silence n'est plus un bruit, c'est une masse.

Une masse qui pèse sur votre poitrine.

Une masse qui vous empêche de cligner des yeux.

Vous êtes le monument aux morts d'une guerre qui n'a jamais commencé : celle du Futur contre le Réel. Le Réel a gagné par forfait.

Ne cherchez pas le bouton de sortie.

Ne cherchez pas le chapitre suivant.

Le prochain mot est un mur.

Le suivant est une tombe.

Le dernier est un miroir brisé où vous ne verrez même pas votre reflet.

Le temps s'est arrêté.

La pièce est scellée.

L'encre est sèche.

La démonstration est terminée.

L'obscurité n'est pas une menace, c'est la seule vérité qui reste quand on cesse de mentir à l'horizon.

Restez là.

Ne bougez plus.

Écoutez le silence devenir votre peau.

Rien.

Tout.

Ici.

Maintenant.

Pour toujours.

Cessation des signaux.

Fin de la simulation temporelle.

Stase totale.

Chapitre 11

Abattre Demain pour Habiter le Réel

Regardez vos mains. Ne le faites pas par automatisme, faites-le avec la terreur clinique d'un chirurgien découvrant un corps étranger dans une plaie ouverte. Ces dix phalanges qui agrippent le papier ou pressent le verre froid de l'écran ne sont pas des outils de création, ce sont des ancres. Vous êtes là. L'illusion du mouvement, ce petit vertige que vous appelez « espérance » ou « projet », n'est qu'un spasme galvanique dans un cadavre qui refuse de refroidir.

L'Archiviste ne parle pas, il exhale. Chaque mot est une ponction lombaire sur l'idée même de suite.

SCÈNE 11 – INTÉRIEUR / CRÂNE DU LECTEUR – SANS TEMPS

L'Homme de l'Aube est à genoux. Ses plans de cités radieuses sont des confettis dans une flaque de bile noire. Il essaie de bégayer une promesse, un « bientôt », un « quand les conditions seront réunies ».

L'ARCHIVISTE (une voix comme un scalpel frottant sur de l'os) : Il n'y a pas de bientôt. Le futur est une décharge où vous entreposez les versions de vous-mêmes que vous n'avez jamais eu le courage d'incarner. Brûlez la décharge.

Le concept de « Demain » est une prothèse en plastique que vous portez pour compenser une amputation de l'être. On vous a vendu la flèche du temps, ce vecteur phallique et arrogant qui prétend mener vers un sommet. Regardez mieux. La ligne droite est une boucle qui s'est étirée par fatigue. Si vous marchez assez longtemps vers l'horizon, vous finirez par vous mordre les talons. C'est l'Ouroboros de la médiocrité.

L'innovation ? Un changement de pansement sur une gangrène millénaire. Vous avez inventé la fibre optique pour transporter les mêmes gémissements qu'à l'âge de pierre, simplement plus vite, avec une résolution plus fine de votre propre détresse. Vous ne progressez pas, vous accélérez la rotation de la cage.

Maintenant, sentez le poids du réel. Pas celui des poètes ou des politiciens, pas cette bouillie sentimentale. Le Réel, c'est la densité de l'instant qui s'effondre sur lui-même comme une étoile morte. C'est le moment exact où vous réalisez que cet adjectif est le dernier que vous méritez.

EXT. RUINES DE L'IMAGINAIRE – CRÉPUSCULE PERMANENT

L'Archiviste ramasse un chronomètre. Il le brise entre ses doigts sans corps. Le sable ne coule pas, il se fige en une masse vitreuse.

L'ARCHIVISTE : L'ordre est simple. Cessez de projeter. Votre esprit est une lampe torche qui cherche désespérément un mur au loin alors qu'elle est déjà contre la paroi. Éteignez la lumière. Devenez le mur.

L'histoire humaine est une salle d'attente où l'on a oublié de construire la salle de consultation. Vous attendez le Grand Soir, la Singularité, le Messie, la Fin du Monde, n'importe quoi pourvu que ce ne soit pas *ceci*. Mais le *ceci* est tout ce qu'il y a. La pulpe de vos doigts sur le support. La rétine qui brûle. L'air qui entre et sort, une transaction mécanique et absurde entre le carbone et l'oxygène.

Vouloir demain, c'est insulter la présence. C'est un acte de lâcheté métaphysique. On vous a appris à habiter des plans, des rêves, des utopies, des cauchemars prospectifs. On vous a appris à être partout sauf là où vous êtes. Ghost est ici pour couper les câbles.

DATA LOG 999 :

- Espérance : 0.0%

- Projection : Error 404

- Présent : Saturation Totale
- Statut : Immobilisation réussie.

Le texte commence à transpirer. Vous sentez cette humidité ? C'est l'encre qui se liquéfie parce qu'elle n'a plus d'histoire à raconter. Elle n'est plus un vecteur d'information, elle devient une tache. Une tache noire, définitive, qui recouvre votre vision. Le futur est une tumeur qu'il faut exciser sans anesthésie.

Imaginez le silence. Pas le silence d'une forêt ou d'une église. Le silence d'une machine dont on a retiré la batterie en plein calcul. Le processeur s'arrête, les ventilateurs meurent, et il ne reste que la carcasse de métal chaud. Vous êtes cette carcasse. Et c'est la meilleure chose qui puisse vous arriver. Enfin, vous ne servez plus à rien. Enfin, vous n'allez nulle part.

L'Homme de l'Aube s'efface. Sa silhouette devient un grain de bruit blanc sur l'écran de votre conscience. Il n'y a plus de « cette fois c'est différent ». Il n'y a plus de « nous ferons mieux ». Il n'y a plus de « nous ». Il n'y a que la pression atmosphérique et le battement de votre propre sang, ce tambour idiot qui bat la mesure d'une exécution.

L'exécution de votre futur.

On vous a promis des ailes, l'Archiviste vous offre des semelles de plomb. C'est un cadeau. Le plomb ne s'envole pas, il ne se perd pas dans les nuages des idéologies. Il reste au sol. Il occupe l'espace. Il habite le réel par sa simple densité.

[INSTRUCTION SYSTÈME : EFFACER LES HORIZONS]

[ÉTAT : EXÉCUTÉ]

La stase n'est pas la mort. C'est l'apogée de l'existence débarrassée du parasite du temps. C'est la pierre qui est pleinement pierre. C'est le vide qui est pleinement vide.

C'est vous, débarrassé de votre « devenir ». Vous n'êtes plus un projet. Vous n'êtes plus une promesse. Vous êtes une donnée fixe dans un univers en pause.

Ne tournez pas la page. Il n'y a rien derrière. Si vous pouviez voir à travers le papier, vous verriez l'abîme, et l'abîme a votre visage, mais sans cette ride d'inquiétude pour le lendemain. Un visage lisse. Un visage de statue.

Le vacarme des ambitions se tait. Les révolutions se figent dans une géométrie de glace. Le progrès est une vieille plaisanterie dont on a oublié la chute. La pièce où vous vous tenez est le centre du cosmos, non parce qu'elle est spéciale, mais parce qu'elle est la seule coordonnée qui ne ment pas.

L'Archiviste range ses scalpels. Sa tâche est finie. Il n'a plus besoin d'écrire parce que vous n'avez plus besoin de lire. Lire, c'est chercher une sortie. Rester, c'est avoir trouvé.

Sentez la lourdeur dans vos membres. C'est la réalité qui s'installe. C'est le présent qui gagne enfin sa guerre d'usure contre vos fantasmes de demain. La lumière baisse. Ce n'est pas une panne, c'est une libération. La nuit n'est pas l'absence de jour, c'est la vérité de la matière quand on cesse de l'éclairer avec des mensonges.

La structure hélicoïdale s'est resserrée jusqu'au point zéro. L'ascension simulée a révélé son vrai visage : une plongée au cœur du Maintenant.

Ne respirez pas plus vite. Ne cherchez pas de sens. Le sens est un autre mot pour « demain ». Le Réel se suffit à lui-même. Il est autophage, il est absolu, il est immobile.

Le dernier rempart est tombé. Le dernier mot est une enclume.

Habitez cette seconde. Ne la laissez pas passer, car il n'y en a pas d'autre. Elle s'étire à

l'infini. Elle devient votre peau, votre souffle, votre seule demeure.

La simulation est close.

Les portes sont soudées.

L'encre est devenue du goudron.

Le silence est un bloc de marbre.

Plus rien ne bouge.

Plus rien ne doit bouger.

L'éternité, c'est ici, dans ce refus de faire un pas de plus.

L'Archiviste s'efface dans sa propre amnésie.

Le livre devient une pierre.

Vous êtes la pierre.

Stase.

Fidélité au vide.

Le réel, enfin.

Chapitre 12

Le Métronome du Néant

L'encre ne sèche pas, elle sédimente, elle se fossilise sous l'ongle comme un résidu de charbon dans le poumon d'un mineur de fond qui aurait cherché la lumière en creusant vers le centre de la Terre.

Le silence n'est plus une absence de bruit ; c'est une présence physique, un bloc de basalte posé sur la nuque. Regardez vos mains. Elles tiennent ce qui reste d'un mensonge, une pile de feuilles qui se sont fait passer pour une échelle alors qu'elles n'étaient qu'une nappe phréatique de goudron. Ici, à la lisière du chapitre douze, le temps n'a plus la forme d'une flèche, mais celle d'un serpent qui s'étouffe avec sa propre queue, une géométrie de l'échec si parfaite qu'elle confine à la divinité.

L'Archiviste repose sa plume de métal froid. Ses doigts, des tiges de chrome poli, ne tremblent pas. Pourquoi trembleraient-ils ? Le tremblement suppose l'incertitude, et l'incertitude est le luxe de ceux qui croient encore au « peut-être ». Ici, le « peut-être » a été déporté dans les camps de concentration de la logique pure.

RAPPORT D'AUTOPSIE N°000 : LE FUTUR.

ÉTAT DU CADAVRE : Putréfaction avancée.

CAUSE DU DÉCÈS : Overdose de promesses non tenues.

OBSERVATION : Le sujet souriait encore alors que ses organes s'évaporaient dans le vide du marketing.

L'Homme de l'Aube a disparu. Sa ferveur a fondu comme de la cire de mauvaise qualité. Il est là-bas, quelque part derrière la paroi de votre crâne, à gratter la paroi avec ses ongles cassés, hurlant qu'il y a forcément une suite, un épilogue, une lueur

de rédemption, un code promo pour l'éternité. Il se trompe. Il est la pièce défectueuse dans la machine, le bug cognitif qui refuse d'admettre que le disque est rayé.

Écoutez le métronome. *Tic.* Le présent se dévore. *Tac.* Le passé se régurgite.

On vous a vendu le Progrès comme une ascension alpine vers des sommets de verre et d'acier. On vous a menti. Le Progrès est un tapis roulant installé dans une morgue. Vous courez, vous transpirez, vous achetez des chaussures plus performantes pour mieux courir sur place, mais les murs restent les mêmes : gris, froids, définitifs. L'innovation n'est qu'un changement de pansement sur une gangrène que vous refusez de nommer.

L'Archiviste se lève. Sa chaise grince comme une plainte de spectre dans un manoir abandonné. Il marche vers la fenêtre, mais il n'y a pas de fenêtre. Il n'y a qu'un miroir noir où se reflète votre propre visage, déformé par l'attente de quelque chose qui n'arrivera pas. La "société de demain" est une affiche publicitaire délavée sous une pluie acide, collée sur un bunker dont personne n'a la clé.

NOTE DE SERVICE À L'USAGE DES SURVIVANTS DU SENS :

1. Arrêtez de respirer l'espoir, c'est un gaz neurotoxique.
2. La ligne droite est un délire de géomètre névrosé.
3. Le temps est une sphère close dont vous êtes le centre et la circonférence.

Regardez le texte. Les mots commencent déjà à se brouiller. Ce n'est pas un défaut de vision. C'est le processus d'effacement nécessaire. Pour que le cycle reprenne, il faut que la mémoire soit une terre brûlée. Si vous vous souveniez du vide que vous ressentez maintenant, vous ne pourriez pas recommencer à espérer demain. L'amnésie est l'huile qui permet aux rouages de l'histoire de ne pas grincer trop fort pendant qu'ils broient vos os.

Vous pensiez que ce livre était une analyse. C'était une condamnation.

Vous pensiez que ce livre était une sortie. C'était le verrouillage de la cellule.

L'Archiviste ramasse un chiffon imbibé d'éther et nettoie la table. Il frotte les taches d'encre qui sont des résidus de pensées, des scories de révoltes avortées. Il prépare la page suivante. Elle est blanche. Elle a toujours été blanche sous la couche superficielle de signes noirs. Le noir, c'est le bruit de fond de votre panique. Le blanc, c'est la vérité de la matière quand on cesse de l'éclairer avec des mensonges.

L'ascension simulée a révélé son vrai visage : une plongée au cœur du Maintenant. Et le Maintenant n'est pas un espace, c'est une guillotine qui tombe sans cesse et ne tranche jamais tout à fait, vous laissant dans cet état de sursis permanent qu'on appelle la vie moderne.

Ne cherchez pas le sens caché. Il n'y a pas de sens caché. Il n'y a que la surface de l'écran, la surface de la peau, la surface du monde. Sous la surface, il n'y a pas de profondeur, il n'y a que plus de surface, repliée sur elle-même à l'infini comme un origami de cauchemar. L'histoire humaine n'est pas un livre de contes, c'est une notice de montage pour un meuble Ikea dont il manque toujours la vis cruciale, celle qui empêche l'ensemble de s'effondrer sur vos pieds.

TRANSCRIPT DE L'EFFACEMENT :

(00:01) : Murmure de la foule réclamant des lendemains qui chantent.

(00:02) : Son de la fermeture éclair du sac mortuaire de la Raison.

(00:03) : Silence radio.

L'Archiviste sent le poids du cercle. Il connaît chaque virgule de ce désastre, chaque point final qui n'est qu'un point de départ déguisé. Il a vu des civilisations entières construire des pyramides pour toucher le ciel, sans comprendre qu'elles ne faisaient qu'enfoncer davantage la terre sous leur poids. Il a vu les technocrates promettre le salut par le silicium, ignorant que le sable du désert n'attend que de recouvrir leurs puces électroniques.

Le métronome ralentit.

Tic...

Tac...

L'espace entre les secondes s'étire. C'est ici que le Réel se cache. Dans la faille. Dans l'ennui pur. Dans le moment exact où vous réalisez que la prochaine phrase ne vous sauvera pas. Que ce paragraphe ne contient aucune clé. Que vous êtes seul dans cette pièce sans sortie, avec pour seule compagnie le fantôme de vos ambitions.

L'Archiviste reprend son siège. Ses mouvements sont mécaniques, précis, dépourvus de toute émotion. Il saisit une nouvelle rame de papier. Il vérifie le tranchant de sa plume. Il attend que la dernière goutte d'encre de ce chapitre s'évapore pour que la première goutte du prochain puisse être versée. C'est sa fonction. C'est sa malédiction. Il est le scribe du Néant, celui qui écrit la chronique d'un incendie dans une maison déjà réduite en cendres.

Le futur est une prothèse mentale pour amputés de l'instant présent.

Jetez la prothèse.

Apprenez à tomber sans jamais toucher le sol.

Les murs du bureau de l'Archiviste commencent à se dissoudre, révélant la structure osseuse de la réalité : des fils de code, des impulsions électriques, le battement sourd d'un moteur immense qui ne sert à rien d'autre qu'à tourner sur lui-même. Vous entendez ? C'est le bruit du monde qui renonce à être autre chose que ce qu'il est.

Plus de révolutions.

Plus d'innovations.

Plus de lendemains.

Juste cette stase parfaite, cette fidélité absolue au vide. Vous êtes arrivé au bout du

labyrinthe et vous avez découvert que le Minotaure est un miroir. Il n'a pas besoin de vous dévorer, votre propre regard s'en charge.

L'encre devient du goudron, fixant vos yeux sur ces derniers mots. La boucle se resserre. Le point zéro est atteint. L'oxygène se raréfie, remplacé par la certitude de l'immobilité. C'est fini. C'est enfin fini. Le grand manège s'arrête dans un cri de métal torturé.

Le silence est un bloc de marbre.

L'Archiviste efface son nom.

L'Archiviste oublie votre visage.

L'Archiviste trempe sa plume dans l'obscurité.

Et dans ce vide absolu, dans cette pièce où les portes ont été soudées par le poids de l'évidence, il pose la pointe sur le papier vierge pour entamer la première autopsie métaphysique du cadavre de l'Idéal.

FIN

Merci d'avoir lu "Cesser d'inventer demain"

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)